



Si c'est une plaisanterie, elle est mauvaise. (Page 22.)

de l'horizon : des montagnes! des montagnes! et puis des montagnes! flots immobiles qui s'aplanissent et s'effacent dans les brumes lointaines des Vosges et du Jura; des forêts immenses, des lacs, des crêtes éblouissantes, traçant leurs lignes escarpées sur le fond bleuâtre des vallons comblés de neige... Au bout de tout cela, l'infini!

Quel enthousiasme serait à la hauteur d'un semblable tableau!

Je restais confondu d'admiration. A chaque regard, se multipliaient les détails : hameaux, fermes, villages, semblaient poindre dans chaque pli de terrain; il suffisait de regarder pour les voir.

J'étais là depuis un quart d'heure, quand une main se posa lentement sur mon épaule; je me retournai : la figure calme et le sourire silencieux de Gédéon me saluèrent d'un :

— *Gouden tåg*, Fritz!

Puis il s'accouda près de moi, sur la pierre, fumant son bout de pipe. Il étendait la main dans l'infini et me disait :

— Regarde, Fritz... regarde... Tu dois aimer ça, fils du Schwartz-Wald! Regarde là-bas... tout là-bas... la Roche-Creuse... La vois-tu? Te rappelles-tu Gertrude?... Oh! que toutes ces choses sont loin!

Sperver essuyait une larme; que pouvais-je lui répondre?

Nous restâmes longtemps contemplatifs, émus de tant de grandeur. Parfois, le vieux braconnier me voyant fixer les yeux sur un point de l'horizon, me disait :

— Ceci, c'est le Wald-Horn! ça, le Tienfenthal! Tu vois, Fritz, le torrent de la Steinbach; il est arrêté, il est pendu en franges de glaces sur l'épaule du Harberg; un froid manteau pour l'hiver! Et là-bas, ce sentier, il mène à Tubingue. Avant quinze jours, nous aurons de la peine à le retrouver.

Ainsi se passa plus d'une heure. Je ne pouvais me détacher de ce spectacle. Quelques oiseaux de proie, l'aile échanquée, la queue en éventail, planaient autour du donjon; des hé-

rons filaient au-dessus, se dérochant à la serre par la hauteur de leur vol.

Du reste, pas un nuage : toute la neige était à terre. La trompe saluait une dernière fois la montagne.

— C'est mon ami Sébalt qui pleure là-bas, dit Sperver, un bon connaisseur en chiens et en chevaux, et, de plus, la première trompe d'Allemagne... Écoute-moi ça, Fritz, comme c'est moelleux!... Pauvre Sébalt! il se consume depuis la maladie de monseigneur... il ne peut plus chasser comme autrefois. Voici sa seule consolation : tous les matins, au lever du jour, il monte sur l'Altemberg et sonne les airs favoris du comte. Il pense que ça pourra le guérir!

Sperver, avec ce tact de l'homme qui sait admirer, n'avait pas interrompu ma contemplation; mais quand, ébloui de tant de lumière, je regardai dans l'ombre de la tour :

— Fritz, me dit-il, tout va bien; le comte n'a pas eu d'attaque.

Ces paroles me ramenèrent au sentiment du réel.

— Ah! tant mieux... tant mieux!

— C'est toi, Fritz, qui lui vaut ça.

— Comment, moi? Je ne lui ai rien prescrit!

— Eh! qu'importe! tu étais là!

— Tu plaisantes, Gédéon; que fait ici ma présence, du moment que je n'ordonne rien au malade?

— Ça fait que tu lui portes bonheur.

Je le regardai dans le blanc des yeux, il ne riait pas.

— Oui, reprit-il sérieusement, tu es un *porte-bonheur*, Fritz; les années précédentes, notre seigneur avait une deuxième attaque le lendemain de la première, puis une troisième, une quatrième. Tu empêches tout cela, tu arrêtes le mal. C'est clair.

— Pas trop, Sperver; moi je trouve, au contraire, que c'est très-obscur.

— On apprend à tout âge, reprit le brave homme. Sache, Fritz, qu'il y a des *porte-*

bonheur dans ce monde, et des *porte-malheur* aussi. Par exemple, ce gueux de Knapwuro est mon porte-malheur à moi. Chaque fois que je le rencontre en partant pour la chasse, je suis sûr qu'il m'arrivera quelque chose : mon fusil rate... je me foule le pied... un de mes chiens est éventré... Que sais-je? Aussi, moi, sachant la chose, j'ai soin de partir au petit jour... avant que le drôle, qui dort comme un loir, n'ait ouvert l'œil... ou bien je file par la porte de derrière, par une poterne, tu comprends!

— Je comprends très-bien; mais tes idées me paraissent singulières, Gédéon.

— Toi, Fritz, poursuivit-il sans m'écouter, tu es un brave et digne garçon; le ciel a placé sur ta tête des bénédictions innombrables; il suffit de voir ta bonne figure, ton regard franc, ton sourire plein de bonhomie pour être joyeux... enfin tu portes bonheur aux gens, c'est positif... je l'ai toujours dit, et la preuve... en veux-tu la preuve?...

— Oui, parbleu! je ne serais pas fâché de reconnaître tant de vertus cachées dans ma personne.

— Eh bien, fit-il en me saisissant au poignet... regarde là-bas.

— *La suite au prochain numéro.* —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Tu comprends mon étonnement, garçon, en m'entendant jeter à la face, par un inconnu, des paroles de cette force. J'aurais étranglé